

LE RAMI SANGLANT

En cette belle matinée froide et ensoleillée de janvier, Mémé Chouchen, quatre-vingt-deux ans, qui n'est autre que la grand-mère de Ghislain Palardoux, est au commissariat de Plougastel, en entretien avec son avocat commis d'office, Monsieur Salad, frais émoulu de l'école de la magistrature.

— Madame Chouchen, je ne vous cache pas que votre situation est limite-limite.

— Vous trouvez ?

— Je résume : vous avez massacré à la tronçonneuse quatre joueuses de rami, de braves dames qui ne faisaient de mal à personne.

— Oui, ben ça c'est vous qui l'dites : la Thérèse, la Mireille, la Simone et la Paulette, c'était pas des enfants de chœur, c'est moi qui vous l'dis. Oh que oui, si j'voulais j'pourrais vous en raconter des vertes et des pas mûres à leur sujet.

— Là n'est pas la question. Quels que soient les griefs que vous pouviez avoir contre ces braves mamies, ne pensez-vous pas qu'il y avait d'autres moyens, plus conventionnels, de communiquer ?

— Quoi ?

— On ne tue pas les gens, Madame Chouchen, ce n'est pas bien, c'est salissant, irrespectueux et puis c'est tout, ça ne se fait pas...et surtout c'est illégal.

— J'vais pas aller en taule quand même, m'sieur le juge ? Pas une pauvre vieille comme moi !

— Avocat, je suis votre avocat.

— J'y connais rien moi à tous ces trucs de justice à la noix.

— Y a un moyen mnémotechnique très simple : le juge c'est celui qui veut vous envoyer en taule et moi je suis celui qui veut que vous rentriez tranquillement chez vous.

— Vous êtes le gentil et lui le méchant alors ?

— Bon, reprenons : expliquez-moi en détail les circonstances de cet « accident » fort regrettable.

— On jouait toutes les cinq au rami, tout se passait bien jusqu'au moment où j'allais faire rami et ces vieilles peaux, comme par hasard, elles ont toutes eu envie d'aller se coucher.

— Et ensuite ?

— La Paulette elle grinçait drôlement du dentier : je sais pas si vous avez déjà entendu quelqu'un grincer du dentier mais ça énerve.

— Certainement, certainement mais ça n'explique pas tout.

— Oh que si, monsieur le juge, oh que si, bien plus qu'on ne croit.

— Avocat, je suis votre avocat, combien de fois faudra que je vous le répète ? Vous êtes conne comme un balai ou quoi ?

— C'est vrai que j'ai pas fait beaucoup d'études...certains disent que je suis pas aidée, d'autres que je suis limitée, les plus gentils disent que je suis stupide.

— Bon, reprenons, excusez-moi, je me suis un peu emporté : alors, Paulette grinçait et ça vous énervait ?

— C'est pas Paulette qui grinçait, c'est son dentier. Et ça m'énervait pas, ça me rendait dingue, j'ai pété un câble comme disent les jeunes loubards des cités.

— Vous plaidez la folie ?

— Non, je comptais plaider la légitime défense.

— La légitime défense ? Personne ne vous a agressée que je sache !

— Les nuisances sonores c'est une agression, ça rend les gens fous et bien mauvais parfois, j'ai lu un article sur ça dans « Vieilles actuelles ».

— Bon, ben si c'est dans « Vieilles actuelles » alors je m'incline.

— Vous vous foutez de moi ?

— Ah, ben vous voyez que vous êtes pas si bête quand vous voulez.

— Mais j'ai des circonstances atténuantes, Monsieur Salad.

— Ah oui, et lesquelles, Madame Chouchen ?

— J'étais pas dans mon état normal.

— Vous étiez dans un état de conscience altérée ?

— Oui un truc dans ce goût-là sûrement. J'étais sous l'emprise de l'alcool de poireaux.

— Vous êtes alcoolique, Madame Chouchen ?

— Moi, une poivrote ? Certainement pas, Monsieur Salade d'avocats.

— Reprenons sinon on va pas y arriver : le dentier grinçait, vous aviez bu et ensuite ?

Vous vous trimballez souvent avec une tronçonneuse dans votre sac à main ?

— A l'occasion.

— Hein ?

— Mais non, je blague, Monsieur Salade d'haricots.

— Alors elle venait d'où cette tronçonneuse ?

— J'en sais rien, moi, un bûcheron avait dû l'oublier dans le bistrot.

— Un bûcheron ? Vous êtes sûre ?

— A moins qu'une secrétaire de direction se balade avec une tronçonneuse dans son sac à main.

— Elle va arrêter de me mener en bateau la vieille ou ça va chier des bulles de savon ! dit l'avocat Salad en se levant brusquement de sa chaise.

— Calmez-vous, calmez-vous mon petit salami, je vais tout vous expliquer. Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— Tout, de A à Z, en détail et dans l'ordre.

— J'étais à bout, j'ai vu la tronçonneuse posée derrière le comptoir, je l'ai prise, je l'ai démarrée, j'ai attaqué en premier la Paulette, normal, c'est elle qui grinçait.

— Et les autres ? Elles faisaient quoi ?

— Elles continuaient la partie.

— Les trois mémés continuaient leur partie de rami alors que vous découpiez à la tronçonneuse leur amie ?

— On peut dire ça comme ça sauf qu'on n'est pas vraiment amies toutes les cinq : des collègues de rami, rien d'autre.

— D'accord mais quand même...

— En plus elles sont toutes sourdes comme des pots de chambre et elles y voient pas clair, surtout Mireille, faut dire que son caniche l'a éborgnée il y a deux ans...et puis c'était la nuit et l'éclairage est faible « chez Guitou ».

— Et quand vous avez fini de la découper vous êtes passé à une autre ?

— Ben oui, ça servait plus à rien de s'arrêter en si bon chemin, vu que j'avais fait le plus dur.

— Le plus dur ? Comment ça ?

— Ben, le crime c'est comme l'amour, y a que le premier pas qui coûte.

— Racontez-moi précisément comment ça s'est passé et n'omettez rien, s'il vous plaît.

— J'ai d'abord ferrailé avec la Simone, puis ça a été le tour de la Mireille, avec elle ça a été plus simple, je commençais à choper le coup de main.

— Et y en a pas une quatrième ?

— Thérèse ? Elle était là mais c'est pas moi qui l'ai tuée.

— C'est qui alors ? Quelqu'un l'a bien tuée, on a retrouvé son cadavre en morceaux avec les autres dans le bistrot.

— Si je vous dis la vérité, vous n’allez pas me croire.

— Essayez quand même.

— Elle s’est elle-même trucidée à la tronçonneuse.

— En effet, c’est étonnant, c’est le moins qu’on puisse dire.

— Vous voyez, j’vous avais dit que vous me croiriez pas.

— J’ai pas dit que je vous croyais pas, je dis que c’est étonnant, excusez-moi de m’étonner qu’une partie de rami entre copines du troisième âge un vendredi soir dégénère en carnage digne d’un film gore de série Z.

— J’ai droit à un coup de fil monsieur Salad ?

— Oui, bien sûr. Vous avez de la famille à prévenir ? Des enfants peut-être ?

— Non, malheureusement, mon fils unique, Régis, a disparu il y a dix-sept ans en allant organiser une soirée merguez à Melun pour l’anniversaire du sosie d’Eddie Barclay.

— Quelle famille ! Bon, et vous voulez appeler qui alors ?

— Ghislain, mon petit-fils, il est policier à Meaux.

— J’suis ravi pour lui, madame Chouchen.

Elle téléphone donc à son petit-fils au commissariat de Meaux, ville charmante s’il en est où sévit néanmoins ce salsifis pas bien jobard de Jean-François Copé :

— Allô ? C’est Mémé Chouchen.

— Qui ? demande la secrétaire Irina Popov à l’autre bout du fil¹.

— Mémé Chouchen ! hurle-t-elle.

— Qu’est-ce qui vous arrive madame ? Vous avez été agressée ? Les agresseurs sont-ils encore sur place ? Etes-vous grièvement blessée ? Pouvez-vous vous déplacer ?

— J’ai pas été agressée, c’est moi la meurtrière. Je veux parler à Ghislain, mon petit-fils.

— Ah, l’inspecteur Palardoux ? Je vais voir s’il est là, ne quittez pas.

— Mais non, je quitte pas.

Au bout de trente secondes :

— Allô ? Mémé ? Qu’est-ce qui t’arrive ? T’es encore en delirium tremens ?

— Mais non, je vais très bien.

— Pourquoi t’appelle alors ?

— J’ai tué quatre personnes, mon petit Ghislain.

¹ Voir la série « Garrec et Palardoux ».

— Quoi ? J'ai mal entendu ou tu dis que tu as tué quatre personnes ?

— Oui, c'est bien ça. C'était que des vieilles biques veuves dont deux sans enfants, tu sais elles manqueront pas à grand monde, mais quand même, je les ai tuées, c'est vrai, je peux pas dire le contraire. Quoi qu'en fait, j'en ai tué que trois parce que Thérèse elle s'est suicidée toute seule à la tronçonneuse.

— Mémé, t'appelles d'où ? demande Ghislain sans même avoir entendu la dernière phrase.

— Du commissariat de Plougastel.

— T'es accusée de quoi ?

— Quadruple meurtre avec préméditation.

— Et t'as vu un avocat ?

— Oui, monsieur Salad, l'avocat, il est très gentil...un peu nerveux peut-être mais il est jeune, je peux pas lui en vouloir.

— T'es en garde à vue ?

— Oui, je crois qu'ils m'ont dit ça, il me semble bien, mais tout se mélange dans ma tête et je suis très fatiguée, tu sais, mon petit Ghislain.

— Attends deux secondes Mémé, je réfléchis.

— T'arrives quand ?

— Quoi ?

— Tu viens me chercher quand, mon garçon ? Tu vas pas me laisser là ?

— Mais Mémé, je peux pas venir te chercher, je travaille là et en plus ça se passe pas comme ça, si t'es en garde à vue et qu'ils ont des preuves, je peux rien faire, moi.

— Espèce de bon à rien ! T'es flic ou quoi ? T'es un homme ou quoi ? Tu vas pas laisser ta mamie qui t'as quasiment élevé comme son fils pourrir en prison !

— C'est pas les geôles irakiennes que je sache, le commissariat de Plougastel.

— Non, c'est vrai, j'ai même eu droit à des crêpes dentelles avec du cidre.

— Ah, tu vois bien que ça sert à rien de dramatiser. Plaide l'alcool de poireaux et ton avocat pourra demander la relaxe : c'est au moins soixante-dix degrés ce truc, non ?

— Oui, dans ces eaux-là.

Au commissariat de Meaux, Garrec prend l'appareil des mains de Ghislain et lance un tonitruant et un brin théâtral :

— Tenez bon, Mémé Chouchen, j'arrive !

Une fois le téléphone raccroché, Palardoux cherche à comprendre :

— Mais qu'est-ce qui vous arrive, chef ? Vous n'allez quand même pas aller à Plougastel faire pression sur la police locale pour libérer ma mémé ?

— Pourquoi pas ? J'ai toujours rêver d'aller à Plougastel, et en plus j'adore conduire la nuit...et pour tout vous dire, j'ai pas tellement envie de rentrer chez moi ce soir et de retrouver Max, il se relève la nuit pour cuisiner sa poutine et quand il revient se coucher dans le lit ça me donne la gerbe.

— Plougastel, nous voilà ! crie alors fièrement Ghislain Palardoux alors qu'à l'accueil Jean-Gilbert chante à tue-tête le générique d'Albator.